



5 janvier 1895. Dégradation de Dreyfus
galons arrachés, sabre brisé

Jarry

Et

L'Affaire Dreyfus

Jarry et Dreyfus se sont succédé dans les murs du Lycée à quelques années d'intervalle. S'il y a une relation entre Jarry et l'Affaire Dreyfus, elle est d'abord, comme aurait pu le dire André Breton, de l'ordre du hasard objectif.

L'un est jugé par le Conseil de guerre de Rennes en des lieux que l'autre connaissait particulièrement bien, non loin de « la rue du Champ d'Mars d'la paroisse de Toussaints », dans ce Lycée même où il avait « rencontré » Ubu. Et la salle de Chimie, où Félix Hébert essayait en vain de faire cours au milieu de l'indescriptible chahut de ses potaches, et la salle des Fêtes, où Dreyfus fut jugé, sont aux deux extrémités Sud et Nord du Lycée, comme les deux pôles symbolisant pataphysiquement l'égalité des contraires ou l'unité des antinomiques.

Pourtant sur cette excitante coïncidence Jarry ne dira mot, et la trace de l'Affaire dans son œuvre sera minime¹, excepté dans *L'île du Diable*, publiée en 1899 dans *l'Almanach du Père Ubu*².

C'est, d'une certaine façon, un parfait résumé de l'Affaire réduite à cet essentiel que Ionesco perçoit chez Jarry comme dans le théâtre du guignol : « le spectacle même du monde, invraisemblable mais plus vrai que le vrai, sous une forme infiniment simplifiée et caricaturale, comme pour en souligner la grotesque et brutale vérité » (*Notes et Contrenotes*).

Le capitaine Bordure est accusé d'avoir vendu (pour boire) le plan de la ville de Thorn, et celui du canon à truffes; dénoncé par le palotin Clam et confondu par le palotin Bertillon, il se fait « ôter les boutons du corps » par le Père Ubu.

Celui-ci, connaît pourtant le vrai coupable, Malsain Athalie-Afrique (!), mère Ubu (Madame France) et malgré « les picquartements des reproches de [sa] Conscience », il fera



¹ Un compte-rendu dans *La Revue Blanche* (1-10-1901) du livre de G. Duruy, *Pour la justice et pour l'armée* (Pl. II, p. 626); trois textes publiés initialement au moment où Jaurès engageait le processus qui mena à la réhabilitation, dans *Le Canard sauvage* (avril-mai 1903) et repris dans *La Chandelle Verte*, (Pl. II, pp. 425-428 et p. 439-440), ou dans *La Plume* (*L'affaire Humbert-Dreyfus*, 15 décembre 1903, Pl. II, pp. 531-32) et enfin... un abbé nommé de Rayphusce dans *La Dragonne*, (2ème Partie, Chap. 3, Pl. III, pp. 478 sqq)

² Jarry, *Œuvres complètes*, Pléiade, tome I, pp. 545-551.

décerveler le capitaine pendant que les chefs des chœurs Drumont, Judet, Barrès, Mercier, Gyp, etc, entonnent la chanson du Décervelage en tapant sur les têtes de Clemenceau, Pressensé, Quillard, Anatole France et autres...

Cinq pages qui sont à la fois de la quintessence d'Ubu, et un résumé de l'Affaire qui en vaut bien d'autres apparemment plus sérieux.

Même le dialogue — le capitaine crie : Je suis innocent, comme Dreyfus pendant sa dégradation, et le père Ubu lui répond : Il n'y a que votre conscience qui vous ait entendu, elle ne le répètera à personne, soit à peu près les mots de Gonse à Picquart— est, d'une certaine façon, fidèle à une réalité qui a, au fond, rattrapé voire dépassé en horreur « ubuesque » la plus énorme des fictions. Car comme l'a écrit S.C. David³ « les fantoches que Jarry a créés » et « ceux qui semblent s'agiter sur la scène du monde » sont vraiment « mus par les mêmes ficelles » !

En 1903, Jarry écrivit encore que l'Affaire était « un spectacle militaire bien composé [qui] doit satisfaire à la formule d'Aristote : horrifier d'abord, apitoyer ensuite. »⁴.

Cela mis à part, ses autres textes vont d'une ironie pesante (« pendant le procès Dreyfus bouclait tranquillement sa double boucle, ce qui est une grandiose façon de se tourner les pouces »; Dreyfus est « le Robinson de l'île du Diable »⁵ à des ratiocinations sur la démarche de Jaurès en 1903 en passant par des réflexions où l'évidence (Dreyfus est innocent) se combine au préjugé (s'il ne peut être le traître, c'est qu'en bon officier subalterne il n'a pas l'esprit assez délié pour cela⁶).

Comme si, après avoir écrit les quelques pages de *L'île du Diable*, il n'avait plus rien à faire de Dreyfus.

Comme si, à la différence de ses amis Herold et Quillard (qui vinrent à Rennes pour le procès) il ne s'intéressait pas vraiment à cette Affaire trop ubuesque. A moins qu'un tel engagement n'ait pas eu de place chez un écrivain qu'« une certaine fidélité aux valeurs du symbolisme [...] pouvait conduire à une éthique du refus de responsabilité⁷ ».

Peut-on suggérer aussi que, outre ces raisons, Jarry préférait éviter tout ce qui aurait pu contribuer à mettre l'accent sur les origines rennaises et potachiques du Père Ubu ?



Alfred Jarry

André HÉLARD

³ « Alfred Jarry », dans (dir.) M. Drouin, *L'Affaire de A à Z*, Flammarion, 1994.

⁴ *La Plume*, 15/12/03, puis *La Chandelle verte*

⁵ Pl.2, pp. 428 et 431.

⁶ Pl. II, 626

⁷ Pascal Ory, « Modestes considérations sur l'engagement de la société culturelle dans l'affaire Dreyfus », dans (dir.) M. Denis, M. Lagrée, J.Y. Veillard, *L'Affaire Dreyfus et l'opinion publique*, Presses universitaires de Rennes, 1995.